

Sophie Pinot

À/a cause de moi *

Pour essayer de faire lien avec les propos tenus par Marie-José Latour, je me suis laissé porter par le titre de son intervention : « Regarder avec des mots ¹ ». Regarder avec des mots, c'est non seulement le fait que la vision qu'on a du monde a des effets sur notre manière d'être au monde, d'être avec les autres ; mais c'est aussi le fait que le regard qu'on porte sur le monde est lié à la façon dont on nous a parlé de ce monde, la façon dont on a été inscrit dans le langage... Autrement dit, la façon dont s'est noué notre rapport au langage.

« C'est toujours ma faute »

Christian, jeune collégien, est un garçon qui porte un regard noir sur le monde : il a l'idée que des problèmes vont arriver et surtout qu'il en est la cause : « C'est toujours ma faute, à chaque fois qu'y a un problème c'est ma faute », dit-il. Christian se sent fautif mais il ne sait pas vraiment de quoi, le pouvoir de cette image qu'il a de lui est si présent qu'il endosse même la faute de l'autre : si quelqu'un le fait tomber, c'est lui qui s'excuse. Très exigeant et sévère avec lui-même, comme le dicte son surmoi féroce, Christian ne supporte pas de commettre une faute, il peut d'ailleurs facilement se vexer quand il se trompe. Il n'est pas moins sévère avec les autres, notamment quand n'est pas respecté ce qui se doit ni ce qui se dit.

* Intervention au Forum du jeudi à Tarbes le 20 octobre 2011, *Le pouvoir de l'image : clinique, théorie et connexions*, dans la séquence intitulée « Parole et image ». Lors de cette soirée, intervenaient également : Marie-José Latour, psychanalyste, « Regarder avec des mots », et Nathalie Petit-Serra, enseignante en arts plastiques, « Escales en vue ».

1. Tiré d'une expression de Georges Didi-Huberman.

En fait, Christian ne supporte pas l'inconsistance de l'Autre/autre ! Puisque dans le langage on peut ne pas faire comme on dit et même mentir, en qui ou en quoi avoir confiance ? Il l'énonce très bien : si celui qu'on appelle papy n'est pas le père de son père, comment être sûr que ses parents sont bien ses vrais parents ? Christian pose là la question de la vérité et le positionnement qu'il prend alors est de préférer ne pas parler pour ne pas créer d'embrouilles et ne pas savoir pour ne pas se mettre en colère. Mais l'inconscient, lui, continue de parler et cette solution que Christian trouve dans un premier temps n'est pas vraiment efficace. Il reste en grande difficulté dans ses relations aux autres, on dit de lui qu'il peut très vite s'énerver, qu'il ment et invente tout le temps...

Christian ne veut pas prendre ce risque de savoir et de parler, il ne veut pas consentir au réel du langage, il ne veut pas voir que ça le fonde. Ce faisant, il oublie ce que Manu Larcenet (l'auteur d'*Un combat ordinaire*²) nous rappelle en reprenant des propos de Lacan, « la vérité a structure de fiction » : « La parole définit la place de ce que l'on appelle la vérité. Ce que je marque dès son entrée, pour l'usage que j'en veux faire, c'est sa structure de fiction, c'est-à-dire aussi bien de mensonge. À la vérité, c'est le cas de la dire, la vérité ne dit la vérité, et pas à moitié, que dans un cas – quand elle dit Je mens. C'est le seul cas où l'on est sûr qu'elle ne ment pas, parce qu'elle est supposée le savoir. Mais Autrement [l'Autre ment], avec un grand A, il est bien possible qu'elle dise tout de même la vérité sans le savoir³. » La vérité est donc une histoire que le sujet se raconte puisque, dans la structure du langage, dire une vérité équivaut à dire aussi un mensonge.

« À quoi ça sert ? »

Prendre le risque de savoir et de parler, c'est accepter la vie... et ça n'est pas de ce côté-là que s'inscrit Christian. Dans son

2. M. Larcenet, *Un combat ordinaire*, Paris, Dargaud, 2004. Bande dessinée dont la première image du tome I illustre la plaquette de cette première soirée des Forums. Sur cette image, on peut voir le héros couché sur un divan disant à son analyste : « ... et c'est pourquoi j'ai décidé d'arrêter l'analyse ».

3. J. Lacan, *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p. 25.

discours est d'emblée présente la question de la mort à travers le décès de sa grand-mère paternelle. Cette grand-mère prend d'autant plus de place que le père de Christian en parle comme si elle était toujours vivante. En regardant des tableaux la représentant, ce père lui dit qu'elle le regarde et qu'elle est contente de lui. Une image normalement se tait ! Quelque chose de l'impossible n'est pas accepté, le mort étant quand même celui qui ne parle pas, celui qui ne peut plus parler. Quelque chose de la structure de l'image ne tient plus. Vie et mort sont forcément liées, mais dans l'histoire de Christian ces deux temps de l'existence le sont de manière trop rapprochée : dans le même temps où sa grand-mère mourait, Christian s'est trouvé confronté à la naissance d'une petite sœur dont il ne voulait pas, comme tout enfant qui voit sa vie chamboulée par l'arrivée d'un puîné.

Un point de réalité est venu rencontrer un vœu de mort. À entrer dans le langage, quelque chose de la mort est d'emblée en jeu (le mot n'est-il pas le meurtre de la chose ?). Christian peut, d'une certaine manière, en prendre la mesure lorsqu'il énonce : « Elles sont pas morte(s) et née(s) en même temps »... situant ainsi la mort avant la naissance, dans la manière dont il le formule. Pourquoi cette question de la mort est si présente dans sa vie, lui qui peut se demander : « À quoi ça sert que j'veive ? À quoi ça sert que je sois né ? » Les symptômes de Christian se sont déclenchés au moment de la séparation de ses parents, quand il avait trois ans, bien avant le décès de sa grand-mère et la naissance de sa sœur. Cette séparation du couple a résonné comme l'après-coup d'une première séparation, celle de sa naissance, la venue au monde de sa sœur réactivant ainsi la question de sa propre naissance. Bien évidemment, de sa naissance, Christian n'a aucun souvenir, mais il a entendu du discours de l'Autre qu'il avait été ce jour-là « jeté » dans le monde.

Avoir une autre vision du monde

De ce fait, l'image que Christian a de lui, c'est qu'il peut ne pas mériter de vivre. Alors comment l'accompagner à avoir une autre vision du monde ? Puisque la structure même du langage est toujours d'être dans l'équivoque (polysémie des signifiants), le

ratage (pas de rapport entre le signifiant et le signifié) et donc le mensonge, parler, ça crée forcément des embrouilles, des malentendus, des nœuds. Ce réel-là, Christian l'a compris dès la petite enfance, quand il s'agitait et s'énervait considérablement, comme en colère qu'on ne le comprenne pas. Proposer justement à Christian d'expérimenter un lieu où venir parler, un lieu où venir dénouer ce qui fait nœud, c'est faire le pari que consentir à user du langage peut permettre de trouver les conditions de la confiance en la parole de l'Autre/autre et soutenir alors un désir de savoir. L'inconsistance des mots, c'est inconfortable, mais c'est de structure, c'est le réel, et chaque être humain a à faire avec. De ce point de vue-là, oui le monde est noir, mais accepter ce réel (consentir au manque, à la division subjective, à la castration) peut permettre d'y vivre avec un peu plus de légèreté.

Comme le dit Marie-José Latour, le langage, c'est les maux et le remède. Si Christian (toujours en difficulté pour accepter le réel : pas de raison à la mort, ni à la séparation de ses parents, ni à l'injustice du monde...) se pose régulièrement des questions sur les intentions de l'Autre/autre, au fur et à mesure des séances, il s'autorise de plus en plus à prendre le risque de parler, notamment en venant questionner ce qui le dérange ou l'interroge dans le fonctionnement scolaire ou familial, dans le fonctionnement du maître ou du père. Christian pose des questions à ses parents, qui lui répondent. Son discours devient alors moins revendicatif, plus nuancé, il peut voir ce qui va mieux et se présenter de façon plus souriante.

Émerge la question des origines et Christian cherche notamment d'où peuvent lui venir les petits dessins sans forme qu'il esquisse : du côté de son père, de sa mère ? Il a l'idée que ces dessins, au nombre de vingt-quatre, sont « des lettres », il en fait des frises, des phrases. Puis finalement il leur attribue une fonction de chiffre, vu que les chiffres, « on ne sait pas quand ça finit ». Ce qui n'est pas tout à fait exact puisque des chiffres, il y en a neuf. Toutefois, on peut se demander si ces dessins ne sont pas une tentative pour écrire quelque chose du temps – sa manière de chiffrer l'indéchiffrable, d'écrire ce qui ne peut s'écrire ni se figurer.

Christian se met à parler et à aimer ça. Il y a une accroche qui fait qu'il peut décaler quelque chose de son désir impossible. Il l'illustre au moment d'une reprise des séances après des vacances. Il veut venir mais s'impose de nombreuses contraintes : pas sur les temps de cours, pas au moment de la cantine pour pouvoir jouer avec ses copains, pas comme le suggère sa mère, etc. À lui de choisir à quel moment il souhaite venir me rencontrer, et il vient.

Conclusion : de celui qui cause à celui qui parle

La manière dont se noue la façon dont a été parlé un sujet avec la particularité du vivant de chaque être humain est singulière. Dans *Tomboy*⁴, film de Céline Sciamma (2011), dont le titre signifie en anglais « garçon manqué », une scène dit très bien cela : au moment où Laure, nouvelle venue dans son quartier, descend de chez elle faire connaissance avec une voisine qui lui demande « t'es nouveau ? », face au regard que porte cet autre, Laure, cette fillette qui présente d'elle une image ambiguë, répond qu'elle se nomme Michaël... réponse qu'elle donne face à l'encombrement de son image ou au décalage qu'il y a entre son être et son image.

Cette scène dit très bien, je trouve, que le nouage entre le symbolique, l'imaginaire et le réel n'est pas donné d'emblée de la même manière pour tous. Le moi, l'image, ne se confond pas avec

4. Synopsis : Laure a 10 ans. Laure est un garçon manqué. Arrivée dans un nouveau quartier, elle fait croire à Lisa et sa bande qu'elle est un garçon. Action ou vérité ? Action. L'été devient un grand terrain de jeu et Laure devient Michaël, un garçon comme les autres... suffisamment différent pour attirer l'attention de Lisa qui en tombe amoureuse. Laure profite de sa nouvelle identité comme si la fin de l'été n'allait jamais révéler son troublant secret.

Commentaire d'*Allociné* : « Qui es-tu ? Dans *Tomboy* ("garçon manqué"), la question de l'identité se joue autour d'un prénom : une petite fille, Laure, se fait passer pour un garçon, Michaël, après un quiproquo. Il était important pour la réalisatrice de montrer que Laure masquait sa véritable identité simplement parce que l'occasion lui était donnée et que son acte n'était pas prémédité : "Je ne voulais pas la placer dans une problématique identitaire lourde avant qu'on lui demande comment elle s'appelle, même si elle a les cheveux courts et qu'elle a déjà cette apparence de petit garçon. Jusqu'à la séquence du bain, le spectateur qui ne connaîtrait rien au film décide seul s'il s'agit d'un petit garçon ou d'une petite fille. C'est le regard de l'autre qui décide de ce qu'on est. Cela questionne le regard du spectateur de la même manière que cela questionne le regard de Lisa qui pense que Michaël est réellement un garçon." »

l'être du sujet. La réalisatrice du film dit que « c'est le regard de l'autre qui décide de ce qu'on est ».

Lacan l'énonce de même : « Ainsi, point essentiel, le premier effet qui apparaisse de l'imaginaire chez l'être humain est un effet d'aliénation du sujet. C'est dans l'autre que le sujet s'identifie et même s'éprouve tout d'abord ⁵. » Mais rien n'est dit de cette image donnée à voir ! « À/a cause de moi », c'est s'imaginer être la cause du problème, mais le paradoxe qu'offre l'analyse est précisément de permettre au sujet de se défaire de cette image attachée aux mots, d'arriver à faire avec le réel du langage (ce qui ne peut s'imaginer, se signifier ni même se dire) en passant par un dire. En s'autorisant à en savoir davantage (notamment sur les nombreux points d'énigme de son histoire familiale), Christian vient mettre à l'épreuve ses coordonnées subjectives (la façon dont il a été inscrit dans le langage) afin de pouvoir se dégager d'une culpabilité trop envahissante et, même si ce n'est pas sans mal, interroger le positionnement qu'il prend dans les difficultés dont il se plaint. Qu'est-ce qui fonctionne là ? Le fait que la parole lui revienne, que ça soit à lui de causer... qu'il soit celui qui cause, autrement dit celui qui parle (le *a* cause), ce qui n'est pas tout à fait la même chose que d'être celui qui occasionne la faute (le « à cause »).

5. J. Lacan, « Propos sur la causalité psychique » (1946), dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 181. C'est moi qui souligne.